

Paris qui Chante

Paris qui Danse = Paris qui Filme

REVUE BI-MENSUELLE, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE ILLUSTRÉE

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Directrice

M^{me} Yvonne YMA

DIRECTION ET ADMINISTRATION

27, Boulevard Poissonnière, 27
PARIS

Téléphone : { CENTRAL 88-07
 { LOUVRE 18-06

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

ABONNEMENTS :

	France	Étranger
Un an	36 fr.	45 fr.
Six mois	18 »	23 »
Trois mois	9 »	12 »

SOMMAIRE

Ce numéro contient :

MATERNEL ÉMOI

Poésie de Léon de BERCY
Musique de Anne de BERCY

Le plus troublant poème

Valse chantée
Paroles de G. BRILLANT
Musique de Yves FOSSOUL

PENSÉE GRISE

Musique de Léo POUGET

TCHIKE-TCHIKE

Paroles de Léo LELIÈVRE et H. VARNA
Musique de VINCENT-SCOTTO

LA BERCEUSE AUX ÉTOILES

Paroles de H. DARSAY et F. DISLE
Musique de J. VÉRCOLIER

Le Coin de Montmartre

La Légende du Muguet

de Jean BASTIA

et un article sur

LA MORT DE FORTUGÉ

NOS ÉTOILES



Photo Émera.

MARTHE FERRARE

la triomphante protagoniste de "L'Amour Masqué" au Théâtre Édouard VII

OU CHANTE-T-ON? OU S'AMUSE-T-ON?

<p>THÉÂTRE DE LA GAÏETÉ-LYRIQUE LES SALTIMBANQUES Opérette à grand spectacle de Maurice ORDONNEAU Musique de Louis GANNE</p> <p>Mmes R. DESTANGES S. DONAY CALVE DODERGNY</p> <p>M. PAGNOULLE HIRIGARAY et FREDIANI</p> <p>ATTRACTION SENSATIONNELLE Le Dompteur DARIUS et ses LIONS Orchestre sous la Direction de M. FLAMENT</p> <p>Tous les soirs — Matinées : Jedis et Dimanches.</p>	<p>THÉÂTRE APOLLO 20, rue de Clichy Téléphone Central 72-21</p> <p>RELACHE</p>	<p>Au Tréteau Fortuny 42, rue Fortuny</p> <p>RELACHE</p>	<p>THÉÂTRE MICHEL 40, rue des Mathurins</p> <p>SPECTACLES de LA GRIMACE</p>	<p>ATHÉNÉE 9, rue Boudreau</p> <p>LA SONNETTE D'ALARME avec Augustine Leriche Rosenberg et M. Soria</p>
<p>LA CHAUMIÈRE 36, Bd. de Clichy - Tél. : Marc. 07-43</p> <p>Les Chansonniers Chepfer - Ferny Paul Weil</p> <p>LE RÊVE DE L'AGENT Ombres de Brunner</p> <p>FOUCHTRA Recue de Mauriceot et P. Varenne</p>	<p>VARIÉTÉS 7, Boul. Montmartre</p> <p>CIBOULETTE Opérette en 3 actes de R. de FLERS et F. de CROISSET Musique de Reynaldo HAHN</p> <p>Ed. Favart - J. Périer Defreyne et Pauley</p>	<p>LES CAPUCINES 39, boulevard des Capucines</p> <p>ÉPOUSE-LA Opérette de Pierre WEBER et Henri HIRCHMANN</p>		

Où Danse-t-on? Où Dîne-t-on? Où Soupe-t-on?

<p>6, Rue Fontaine</p> <p>EL - GARRON (EX-PRINCESS'S)</p> <p>Diners et Soupers Orchestre dirigé par FERRER et FILIPOTTO</p> <p>Téléphone : Central 71-81</p>	<p>33, av. de l'Observatoire</p> <p>le plus ancien bal BULLIER QUARTIER LATIN</p> <p>Mardi, Jeudi, Samedi, Dimanche à 8 heures 30 Dimanches et Fêtes à 2 heures 30</p> <p>Tél. : GOBELINS 29-10</p>	<p>Au CANARI on RIT Faubg. Montmartre (près les Boulevards) sous-sol du "PALACE"</p>	<p>FYSCHER Rue d'Antin est ouvert</p>	<p>NASIDIKA danse tous les soirs au "ROMANO" Rue Caumartin</p>	<p>BAL TABARIN</p> <p>Tous les Jours de 16 à 19 h. MATINÉE</p> <p>Tous les Soirs à 21 heures GRAND BAL Nombreux intermèdes</p>
---	--	---	---	--	---

Les Maisons recommandées par "Paris qui Chante"

<p>Annuaire des Artistes 110.000 noms 400 illustrations Prix : 30 francs 32^e édition 15, Rue de Madrid - PARIS -</p>	 <p>PROFESSEUR MAX 2, Rue Mariotte, 2 PARIS-17^e</p> <p>Graphologie complète 5 francs</p> <p>Directement ou écrire à Paris qui Chante</p>	<p>:: FOURREUR :: BONNE FAÇON 2, rue Lemercier, 2</p> <p>= KOHN = Prix avantageux.</p>	<p>Maison LEWIS 16, Rue Royale LE MODISTE A LA MODE</p> <p>CHAPEAUX toujours chics : et ne se : déformant pas</p>	<p>ALLEZ CHEZ Paul DARBY</p> <p>PHOTOGRAPHIE :: D'ART ::</p> <p>39, b. de Strasbourg</p>
--	---	--	--	---

DIRECTION : : :
ET ADMINISTRATION : : :
27, Boulevard Poissonnière
— PARIS —

Paris qui Chante

Directrice :
M^{me} Yvonne YMA

Paris qui Danse = Paris qui Filme

Revue Bi-Mensuelle, MUSICALE, ARTISTIQUE, LITTÉRAIRE Illustrée

— Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois —

Ceux qui s'en vont

LA MORT DE FORTUGÉ

Fortugé n'est plus, nous ne reverrons pas au music-hall ce petit bonhomme à la figure fine et poudrée, sous la perruque roussâtre et dont l'habit, élimé, pas trop mal taillé, le faisait ressembler à quelque rentier modeste, timide et gauche, venu là on ne sait pourquoi et qui semblait aussi empêtré dans ses vêtements que dans son texte. Oui, mais soudain la caricature s'anima et vivait. Une prodigieuse force comique émanait du personnage si ridiculement, si profondément humain, campé burlesquement devant la rampe. L'éclat malicieux des yeux en vrille, le sourire naïf ou complice, la diction tour à tour précipitée ou lente, la mimique ponctuée des deux ronds blancs des manchettes tombant sur les mains, tout se fondait, s'harmonisait pour faire du bonhomme falot un de ces rares et incomparables fantoches qui sont de vrais échantillons d'humanité, tels qu'on en retrouve dans les collections de Molière et de Courteline. N'en doutons pas, le secret du succès de Fortugé n'était pas un secret. Comme Dranem, comme Montel, comme quelques autres encore, très rares, il faisait rire parce qu'il était vrai, et c'est parce qu'il apparaissait ainsi aux yeux du public, non comme un amuseur professionnel, mais comme un personnage évoquant à tous un souvenir, incarnant les mille et un travers des types grotesques qu'on coudoie chaque jour dans la vie, que le rire jaillissait à sa vue, fusaient, s'étendaient en cascades sonores, irrésistibles.

Les manchettes du pauvre Fortugé étaient en passe de devenir aussi célèbres que les ribous de Dranem, cet autre grand comique si profondément humain. Et, coïncidence curieuse, c'est aussi par hasard que l'artiste avait trouvé cet « effet » qui ajoutait tant d'originalité à son personnage. On connaît l'histoire des godillots de Dranem. Un jour, celui-ci, à ses débuts, arrive en retard au concert et est poussé sur la scène par un régisseur alors qu'il n'a pas encore eu le temps d'attacher ses lacets. Il s'empêtré dans eux en chantant, sacre, s'énervé... et les spectateurs qui croient à un effet volontaire en goûtent toute la fantaisie imprévue et rient à gorge déployée. De ce jour, Dranem n'attacha plus ses lacets !...

Fortugé contait ainsi l'histoire de ses manchettes :

— C'est le détail le plus caractéristique de mon accoutrement, mais je le dois au hasard... Un jour, pendant que je faisais mon tour de chant, mes manchettes glissèrent sur mes mains. Mes camarades m'affirmèrent que c'était très rigolo. Je les

laissai donc pendre définitivement et je les privai de boutons. Depuis, j'ai continué...

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant, manchettes ou souliers, ce sont-là détails vestimentaires qui peuvent fixer définitivement dans l'œil une silhouette...

Mais à condition pourtant que sur cette silhouette il y ait un nom comme celui de Dranem ou de Fortugé.

Fortugé, de son vrai nom Gabriel Fortuné, était originaire de Perpignan. Il était peu connu avant la guerre, et quand



FORTUGÉ

vint celle-ci, il alla jouer son rôle sur un autre théâtre, comme sergent-mitrailleur au 2^e bataillon du 176^e d'infanterie. Il fit deux ans en Orient et un confrère qui l'a

connu là-bas, au pays où l'anophèle laissa dans ses veines, son poison, trace de lui ce vivant portrait :

« Dès que nous étions au cantonnement, il chantait pour nous amuser.

« Tenez ! C'est à Topsisin, dans la boue saumâtre du camp retranché salonicien, qu'il créa cette scie fameuse dont il entremêla souvent à Paris ses refrains et qui, là seulement, avait tout son bon sens :

J'ai
des godass, qui
prennent l'eau !

« Ah ! comme il nous faisait rire. Je gage que ses succès de l'Olympia ne lui ont jamais fait oublier ses triomphes de Topsisin.

« Evacué en 1917 et après un séjour à l'hôpital, attendant à Salonique le bateau qui devait le ramener en France, il se produisit sur le petit théâtre installé dans une baraque Adrian, au camp de Zeixenlik. En simple costume de poilu et sans aucun maquillage il éclipsait facilement des chanteurs amateurs à qui tous les artifices de toilette étaient bons.

« C'est qu'il portait en lui une grande force comique naturelle... »

Oui, grande force comique naturelle, comme nous l'exposons plus haut, et c'est elle qui, après 1918, l'imposa, le porta peu à peu à l'une des premières places parmi les vedettes du music-hall.

Dans ce cadre trop étroit nous ne pouvons retracer l'historique des œuvres qui connurent par lui, un prestigieux succès et qui étaient, tantôt de plaisantes parodies comme *Les Bosquets de Trianon*, *Dans sa p'tite mansarde*, *Le Grand Julot*, *Le Gosse à la Rose*, *Cacahouettera*, ou des satires d'une note plus vivante : *J'suis le p'tit jeune homme que vous cherchez*, *J'suis toujours là quand il n'faut pas*, *L'Amour... toujours...* Ah ! quand donc... et aussi : *Je cherche pas...* et *Mes parents sont venus me chercher*.

Ce fut un de ses derniers triomphes. Et, hélas ! après ce sont les hommes noirs qui, brutalement, en pleine vogue, sont venus le chercher...

Que du moins tous ceux qu'il amusa, et ils sont nombreux, gardent vivace — c'est le souhait de *Paris qui Chante*, qui reproduisit souvent des succès de son répertoire — le souvenir de ce grand artiste dont le génie comique endormit tant de peines et qui fut, ceci ne doit pas faire oublier cela, un vaillant soldat et un brave homme.

P. G. C.



Ne m'imites pas

Dans un cinéma des boulevards on redonne depuis quelque temps un grand film astronomique, dû à la collaboration de M. Camille Flammarion, le célèbre savant, et de M. Louis Forest, le journaliste bien connu. C'est ce dernier qui, chaque soir, commente devant le public les projections, et il assaisonne ses explications d'une pointe d'humour qui n'apparaît point superflue, car le sujet, assez abstrait, nécessite de la part des spectateurs auditeurs, une attention concentrée qui n'est point pour certains, sans fatigue.

Or, l'autre soir, dans la salle où l'on donnait ce film éducatif, on manifestait quelque impatience. M. Louis Forest, toujours ponctuel d'habitude, n'était pas arrivé et la direction s'inquiétait de son absence. Enfin, il arriva précipitamment et l'on s'aperçut qu'il boitait légèrement. Le conférencier s'excusa de son retard auprès de l'assistance, un peu froide, et en donna l'explication : Un taxi dans lequel il se trouvait avait été tamponné par un autre, et au choc, assez violent, il avait été assez fortement contusionné ! Et il ajouta, en montrant sa mâchoire :

— J'ai le bas du visage assez douloureux et j'ai, je crois, une dent bien malade. Elle ne tient plus guère. Le malheur, c'est que lorsque je parle, elle m'oblige un peu à siffler...

Et M. Forest d'ajouter :

— Surtout, Mesdames et Messieurs, ne vous croyez pas obligés de m'imiter...

Et le public, conquis et dégelé au contact d'une humeur si cordiale et si gaie, après une mésaventure après tout assez désagréable, éclata en chaleureux applaudissements.

L'hôte de Paris

L'autre après-midi, au Châtelet, une ovation grandiose a salué la venue sur scène de Paderewski, l'incomparable pianiste dont la figure appartient autant à la légende qu'à l'histoire.

Des minutes passèrent avant que le musicien put s'asseoir devant le clavier, puis enfin le bruit des applaudissements s'apaisa et dans le silence — un silence religieux — Paderewski interpréta le *Concerto* de Beethoven. On le retrouvait tel qu'on l'avait connu il y a onze ans quand il conquiert Paris par sa maîtrise et son charme. Et quand les doigts magiques eurent fini de faire jaillir du piano l'envolée sublime, une seconde ovation, aussi formidable que la première, salua le génial musicien.

Derrière les portants, Mme Paderewski goûtait aussi le succès fait par l'auditoire frémissant à son mari, « son grand », comme elle l'appelle. Et quand ce fut terminé d'avoir senti si intensément vibrer l'âme même du Paris artistique pour le compagnon de sa vie, Mme Paderewski, pourtant habituée aux réceptions triomphales, de joie et d'émotion, doucement, pleura...

Le disparu

Sait-on comment ce pauvre Fortuné, dont nous parlons par ailleurs, était devenu Fortuné ?

L'histoire a été racontée de différentes façons, mais en voici la version exacte : C'était peu de temps avant la guerre, Fortuné qui alors ne méritait guère son nom car, peu connu du gros public, il ne roulait pas sur l'or, devait chanter à Marseille. Les bandes imprimées annonçant son arrivée allaient être placardées en ville, mais par suite d'une erreur on les avait libellées au nom de « Fortuné G ». Le chanteur, ennuyé, et n'ayant point le moyen d'en commander d'autres, coupa tout bonnement la dernière lettre, colla le G à la place de l'n, et c'est ainsi que Fortuné devint définitivement Fortuné !

On s'inquiétait du sort de la veuve de l'artiste si prématurément frappé par la mort. Encore qu'il commençait d'atteindre de gros cachets — il touchait en dernier lieu 800 francs par représentation — Fortuné n'avait pas eu le temps d'acquiescer à la fortune susceptible de mettre les siens à l'abri du besoin, mais que les âmes sensibles se rassurent. Récemment, un héritage de plusieurs centaines de mille francs lui était échu. Et celle qui fut la compagne du célèbre chanteur n'aura pas à manger le pain amer réservé à celles dont le mari, frappé en pleine ascension, n'a pas eu le temps de cueillir ce que l'avenir lui promettait.

—

Les grands hommes et le Cinéma

Ils y viennent tous. Après M. Clemenceau, qui fit « tourner », ces dernières semaines, « Le Voile du Bonheur », film tiré de son unique œuvre théâtrale, voici qu'on annonce un film de M. Mussolini.

Le grand homme d'Etat italien avait publié un roman, en 1908, dans un journal de Trieste, que dirigeait Battisti, le célèbre irrédentiste italien qui, on se souvient, fut fait prisonnier par les Autrichiens pendant la guerre et pendu par eux.

Le dictateur italien céda aux enfants du héros le droit exclusif de tirer un film de son roman.

Le film, dit-on, vient d'être terminé et il sera projeté incessamment sur l'écran des cinémas des grandes capitales.

On assure que M. Mussolini figurera dans l'interprétation.

Pour en revenir au « Voile du Bonheur », le travail est également fini et ces jours-ci, dans une séance privée, il fut présenté à M. Clemenceau et à quelques invités de marque.

Pendant toute la projection le Tigre ne sourcilla pas. Et après la présentation, comme des amis lui demandaient ses impressions, il déclara :

— C'est très bien. Il n'y a qu'une chose qui m'a choqué...

— Quoi donc, firent inquiets, ses auditeurs ?

— Les fautes d'orthographe des légendes...

Et bourru, avec son sourire narquois, l'ex-Premier d'ajouter :

— Ce n'est pas pour moi que je dis ça, nous autres, gens de l'Académie, cela ne nous gêne guère, mais dans les salles, il doit bien y avoir encore quelques personnes à connaître la grammaire. Et je m'en mêle. Les grammairiens ont le caractère si mal fait !

Evidemment

M. Gustave Rivet, qui vient d'être élu à la vice-présidence du Sénat, n'est pas seulement l'auteur d'un livre sur l'intimité de Victor Hugo. Il fut aussi, à ses heures, auteur dramatique. Sait-on qu'il y a une trentaine d'années il fit représenter, au théâtre Cluny, une pièce sur la recherche de la paternité ?

— Ce n'était qu'une pièce à thèse, déclarait à ses amis M. Gustave Rivet. Aussi, tout le monde l'a oubliée. Si j'avais su, j'aurais écrit un « Train de 8 h. 47 », on me jouerait encore !

Sans doute. Le tout était de savoir. Mais M. Rivet n'a pas su.

Qu'il se console en relisant les œuvres d'un certain Georges Courteline...

—

Le veto du maire

Une dépêche a annoncé que dans une petite ville des Cévennes, à Anduze, une paysanne, grande admiratrice de l'illustre et regrettée Sarah, déclara ces jours-ci la naissance d'une fillette, ajoutant qu'elle désirait lui donner les prénoms de Sarah-Bernhardt-Julie-Augustine.

L'employé de l'état-civil chargé d'enregistrer la déclaration, ne fit aucune objection, mais le maire l'annula purement et simplement, arguant à son administrée qu'elle pouvait appeler sa fille Sarah et son fils Bernard, mais non utiliser le prénom Sarah-Bernhardt.

En vain la paysanne opposa qu'un nouveau-né d'un village voisin avait reçu le prénom de Mounet-Sully, le maire resta inébranlable.

Et c'est ainsi qu'Anduze, heureusement déjà notoire par la renommée de ses savoureuses saucisses, se voit refuser la possibilité d'un mariage futur entre Sarah-Bernhardt et Mounet-Sully !

—

La voix « radiogénique »

Connaissez-vous « Radiolo » ? Parmi les lecteurs de *Paris qui Chante*, il en est certainement qui sont amateurs de concerts par T. S. F. Ceux-là connaissent « Radiolo », qui est le speaker des auditions « Radiolo », que la téléphonie sans fil répand à travers l'espace.

— Sans fausse modestie, a-t-il déclaré à un journaliste, je crois que je possède une voix particulièrement « radiogénique ». Les amateurs exercés ne s'y trompent pas et lorsque, par hasard, j'ai dû me faire doubler, l'avalanche de protestations que l'on recevait dans le courrier des jours suivants témoignait de l'ouïe des auditeurs. Il m'est arrivé, en particulier, de partir quelques jours en mission à Nice, où aucun speaker ne parvenait à se faire entendre de façon convenable. Après avoir sélectionné quelques sujets que je jugeai plus spécialement doués, je me suis appliqué à faire leur éducation vocale. Mes élèves firent de grands progrès, mais il leur manqua toujours ce je ne sais quoi de plus sonore, de plus clair qui fait que ma voix est considérée comme l'organe type, l'organe étalon de la téléphonie sans fil en France.

Et Radiolo, auquel on demandait s'il n'éprouvait pas le désir de paraître devant le public, en chair et en os, dans une revue, par exemple, de répondre :

— J'ai déjà reçu des propositions, mais c'est du cinéma que je voudrais faire...

Avec une voix pareille ?

Quel sacrilège !

LE MONSIEUR QUI ÉCOUTE ET QUI VOIT.

Les chansons du foyer

Poésie de
Léon de BERCY

MATERNEL ÉMOI

Musique de
Anne de BERCY

Moderato.

PIANO

f

Quand tu vins, mon fils, tout joy -

bien détaillé

- eux, — Me par - ler de cel - le qui t'ai - - me, J'ai pré - vu tes pro - chains a -

- dieux, Et, sen - tant se moullér mes yeux, J'ai peu ca - ché ma peine ex - trê - me.

La rai - son, vois - tu, se dé - fend — Bien mal quand no - tre cœur s'a - lar - me :

Et, sous l'an - goisse m'étouf - fant, En vain j'ai vou - lu, mon en - fant, Re - te - nir u - ne lar - me.



ANNE DE BERCY

II

Celle qui vous donna le jour,
Qui vous drolote et qui vous soigne,
Comme ignorant que le temps court,
Ne peut croire qu'un autre amour
Ose vous prendre et vous éloigne.
On vous voit encor tout petits
Que déjà vous êtes des hommes
Et, lorsque vous êtes partis,
Pleurent les yeux appesantis
Des mamans que nous sommes.

III

Mais de ce charme qui vous prend
Nous ne saurions être jalouses,
Et c'est d'un pleur bien différent
Qui dit notre bonheur plus grand
Que nous accueillons vos épouses;
Car, par elles, nous atteignons
A la plus sainte des chimères
En vous retrouvant tout mignons
Dans leur fils que nous étreignons
Quand nous sommes grand'mères.

A. ROUART, LEROLLE et C^{ie},
18, Boulevard de Strasbourg, ParisDroits d'exécution, traduction, reproduction,
réservés.

LE PLUS TROUBLANT POÈME

Paroles de
G. BRILLANT

Valse chantée

Musique de
Yves FOSSOUL

PIANO

Animé *ritard.* *a T^o*

f

Tempo di Valse lente *p* *Tempo di Valse lente* *p*

dolce *p legato*

Le plus troublant po - è - me On le fait sim - plement En murmurant "Je t'ai -

me " Dans un bai - ser d'a - mant Il est si doux si ten - dre De le dire ou l'en -

p *cres - cen*

p *cres - cen*

do *f* *p* *ritard.* *p* *p* *p*

- ten - dre Qu'on voudrait nuit et jour Le ré - pé - ter tou - jours

1^{re} Col Di -
2^e Col Mi -

do *f* *p* *pp*

Beaucoup plus lent

f *f* *f*

- vi - nement ber - cé Ain - si qu'en un beau ré - ve On le re - dit sans tré - ve
gnon - ne, si tu veux, Nous le di - rons en - sem - ble Ce mot si doux qu'il sem - ble

Sans ja-mais se las-ser C'est un mot si char-mant Et qui dit tant de cho-ses
Fait ex-près pour nous deux Et len-te-ment gri-sés Par la une-mé-me flam-me

ritard. Que des â-mes mo-ro-ses, Il chasse les tour-ments. } Le plus trou-blant po-è-
Nous u-nirons nos â-mes, Dans un premier bai-ser. } *Tempo I^o*
Tempo I^o
dolce
p legato

p - me On le fait sim-plement *p* En mur-murant "Je t'ai - me"

Dans un bai-ser d'a-mant *p* Il est si doux si ten-dre *cres-cen-* De le dire ou l'en-
cres-cen-

-do ten-dre *f* Qu'on voudrait nuit et jour *p* Le ré-pé-ter tou-jours *ritard.* *al Coda*





LÉO POUGET

PENSÉE GRISE

Musique de Léo POUGET

PIANO

Adagio

mf

Poco rall. a To

Poco rall. a To

Poco rall. a To

Poco rall. a To

Molto rit.

The musical score is written for piano in a 6/8 time signature with a key signature of two flats (B-flat and E-flat). It consists of five systems of music. The first system is marked 'Adagio' and 'mf'. The second, third, and fourth systems are marked 'Poco rall.' and 'a To'. The fifth system is marked 'Poco rall.' and 'a To', and concludes with a 'Molto rit.' marking. The score includes treble and bass clefs, a grand staff brace, and various musical notations such as slurs, accents, and triplets.

a To

Molto rit. *a To*

f

Molto rit. *Rall.* *Molto rit.*

sfz

a To *Molto rall.*

mf *mf*

1^o Mouvt *a To*

Poco rall.

Molto rall.

sfz

MAXIMA achète au **MAXIMUM**, Bijoux, Antiquités — 3, Rue Taillbout

TCHIKE TCHIKE

Paroles de
Léo LELIÈVRE et H. VARNA

Musique de
VINCENT-SCOTTO

Moderato

ff

Mad' - moi - sel - le N'so - yez pas cru -

- el - le Ah! j'ai, c'est fou D'l'a - mour pour vous Mon cœur

tremble Vou - lez - vous qu'en - semble Nous mé - langions

The musical score is presented in a standard format with a grand staff (treble and bass clefs) for the piano accompaniment and a single staff for the vocal line. The tempo is marked 'Moderato' and the initial dynamic is 'ff' (fortissimo). The key signature has one flat (B-flat major or D minor) and the time signature is 2/4. The piano accompaniment consists of a steady eighth-note bass line and chords in the right hand. The vocal line begins with a rest, followed by the lyrics 'Mad' - moi - sel - le N'so - yez pas cru -'. The melody is simple and rhythmic, with some notes marked with accents. The lyrics continue with '- el - le Ah! j'ai, c'est fou D'l'a - mour pour vous Mon cœur' and 'tremble Vou - lez - vous qu'en - semble Nous mé - langions'. The piano accompaniment continues throughout, with a dynamic change to 'p' (piano) in the second system. The score ends with a final chord in the piano part.

REFRAIN

Nos fris - sons V'nez donc tchike tchike Nous frons tchike tchike

J'vous bé - tchike tchike Cott' - rai tchike tchike J'tâch - rai tchike tchike

D'tou - cher tchike tchike Votr' cœur tchike tchike Quel bon - heur!

II

Quand on aime
D'un amour extrême
Ah ! caramba
Faut s' montrer là
Mon étreinte
Ne sera pas feinte
Et j' vous l'rai voir
Mon savoir.

V'nez donc tchike tchike
Nous frons tchike tchike
Cett' nuit tchike tchike
Un p'tit tchike tchike
Joujou tchike tchike
Bien doux tchike tchike
Tous deux tchike tchike
Amoureux

III

Pas rebelle
J'emmenai la belle
Ah ! quel régal
C' fut idéal
De caresses
De folles ivresses
J' fis un festin
Mais l' lend'main

J' marchais tchike tchike
Sur les tchike tchike
Genoux tchike tchike
Très mou tchike tchike
J'avais tchike tchike
Trop fait tchike tchike
Mon r'ssort tchike tchike
Etait mort.

IV

Vous mesdames
Que l'amour enflamme,
Ah ! calmez-vous !
Près d' vos époux
En ménage
Il faut qu'on s' ménage
Qui va douement
Va longtemps.

Fait's donc tchike tchike
C'est bon tchike tchike
C'est fou tchike tchike
Un bout tchike tchike
De cour tchike tchike
Chaqu' jour tchike tchike
Faut pas tchike tchike
Remett' ça !

BERCEUSE AUX ÉTOILES

Paroles de
H. DARSAY et F. DISLE

Musique de
J. VERCOLIER

Andante.

8

PIANO *mf*

La nuit pauvres orphe - lins Que

cresc. *f* *Pizz.*

fai - tes-vous dans la bru - me Lors que les blonds chéru - bins Dorment dans leur lit de

Arco.

plu - mes? Les pe - tits ont répon - du : Nous n'a - vons pas de for - tu - ne. No - tre berceau fut ven -

Arco. *Cois.*

du Notre ma - man c'est la Lu - ne!

2^e Voix dans la coulisse
Pendant que les heu -

Violons 8^{es} et divisi.
dolce.

- reux les ri - ches et les grands Re - po - sent dans la soie ou

Un peu plus vite.

dans les fi - nes toi - les. Nous au - tres les j pa - rias Nous au - tres les er -

Lento.

- rants Nous é - coutons chan - ter. La ber - ceuse aux é - toi

Tempo.

p *fizz.* *suivez.* *mf*

2^e Couplet

II

Dites, pauvres amoureux,
En cette nuit de décembre,
Seriez-vous pas plus heureux
Près du feu dans une chambre ?
Les amants ont répondu :
Qui donc paierait l'hôtelière !
Le seul lit qui nous est dû
Est fait de mousse et de lierre.

Au refrain.

III

Dites, pauvres matelots,
Courageux pêcheurs d'Islande,
Regrettez-vous vos lits clos
Tout là-bas sur la mer grande ?
Les marins ont répondu :
Avant que l'eau nous submerge,
Aucun lit ne nous est dû,
L'océan est notre auberge !

Au refrain.

IV

Dites, les guetteurs du soir,
Soldats, douaniers, garde-côtes,
Qui sans crainte et sans espoir,
Veillez sur les mauvais hôtes !
Pour disperser votre ennui,
Bercer l'esprit qui s'isole,
Qu'entendez-vous dans la nuit ?
C'est une voix qui console.

Au refrain.



Petit Courrier de la Quinzaine Théâtrale

OPÉRA. — Du lyrisme frénétique de M. Gabriele d'Annunzio est sorti une *Phœdre* déchainée qui, sous les aspects de la merveilleuse Ida Rubinstein, emplit de ses cris et de ses gestes la scène de l'Opéra. Ce n'est pas une mince gloire pour le poète italien, qui ne les compte plus, que d'avoir pu créer une sensation d'art en opposant cette *Phœdre* nouvelle à la *Phœdre* immortelle, inégalable, de Jean Racine. Mmes Suzanne Després, Moréno; MM. Desjardin et Capellani, sont arrivés à cueillir, aux côtés de Mme Ida Rubinstein triomphante, une belle moisson de bravos.

—

ODÉON. — *Madame la Sociétaire* (trois actes, de M. Pierre Maudru), nous a conté l'aventure amoureuse d'une grande coquette de théâtre et d'un don juan parisien. L'auteur a étudié de façon très savoureuse ce qu'on pourrait appeler la publicité par le scandale, publicité qui consiste à répandre sur soi-même des bruits fâcheux pour mieux occuper l'opinion publique. C'est le fait, paraît-il, de certains arrivistes. M. Robert Arnoux et Mme Andrée Mégard furent excellents.

—

ANTOINE. — Nous avons assisté à une très belle représentation de l'œuvre nouvelle du *Dieu mort et ressuscité*, quatre actes, de M. Edouard Dujardin. Ceux qui viennent au théâtre pour y assister aux aventures de la vie quotidienne ont pu être déçus, mais cette noble synthèse de l'histoire des peuples et des religions fut un régal pour les artistes et les lettrés. M. Edouard Dujardin est le maître incontesté de la littérature et du théâtre symbolique.

—

DAUNOU. — *Le Petit Choc*, opérette en trois actes, de M. P.-L. Flers, musique de Szulc, a remporté un vif succès, tant par le charme et la grâce du livret que par l'agrément de la musique. M. P.-L. Flers, s'il fut le spécialiste applaudi des grandes revues de music-hall, s'est souvenu qu'il était aussi l'auteur de *Au clair de la lampe*, et il nous a donné là une délicieuse petite opérette qui, si elle ne doit rien à la mise en scène, doit tout à la fantaisie et à l'esprit de son texte. Mlle Régine Flory, MM. Camy, Villé, Philpion jouent avec entrain et gaité.

—

CHAMPS-ÉLYSÉES. — Originaux, pittoresques, mis en scène avec un art subtil, les *Ballets Suédois* ont retrouvé, sur ce beau théâtre, leur habituel et éclatant succès. M. Jean Borlin et Mlle Carina sont de merveilleux danseurs.

—

MARIGNY. — La revue de MM. Zepp et Deyrmon est riche en scènes satiriques, agréablement coupées de tableaux ravissants. Mme Cassive et M. Milton font la joie du public admiratif.

T.

PIÈCE A DIRE

LA QUESTION INATTENDUE

par Edmond Blanc

A Jean Garat.



EDMOND BLANC

J'ai reçu la petite lettre
Où vous dites ingénument
Que nous écrivons un roman
Qui pourrait bien vous compromettre.

Et, me prêtant quelques désirs
Naturels aux amants sensibles,
Vous ajoutez ces mots terribles :
« Où voulez-vous donc en venir ? »

De tels sujets sont étrangers
A ma solitude ordinaire :
Je n'avais pas encore songé
Qu'un amour pût être une affaire.
Et qu'après la sincérité
D'un aveu fait au clair de lune,
Vous eussiez cette cruauté
Des questions inopportunes.

— Où je veux en venir, madame ?...
Votre question m'interdit...
Je n'en sais rien, je vous le dis,
Car si je le savais, je serais un infâme !

Je pourrais certes vous donner
Des raisonnements détournés
Comme la démarche du crabe.
Je pourrais vous assassiner
Avec des proverbes arabes,
Le proverbe de l'ombre ou de l'homme cou-
Je n'irai pas si loin chercher : [ché !

Dieu m'en garde, car vous avez
Une expérience très grande
Et maintenant, je me demande
« Où vous voulez en arriver ? »

Edmond BLANC,
des Meuniers de Montmartre.

CERCLE DE PARIS

Le Cercle de Paris, qui vient de couronner par une soirée intime, la série des seize séances de littérature et de musique données depuis sa fondation, annonce

qu'il reprendra, en octobre prochain, au Théâtre Michel, ses matinées d'art.

Afin de continuer efficacement à protéger la jeune littérature, le Cercle de Paris a décidé d'organiser un Concours poétique, permettant le choix de 30 poèmes inédits de jeunes auteurs. Ces poèmes seront tous interprétés à la saison prochaine par les artistes de la Comédie-Française.

Adresser les manuscrits à M. Yves Palé, Président, 9, rue Cortambert (16^e) (auteurs parisiens), et à M. Edmond Blanc, Secrétaire général, 6, rue Auguste-Maquet (16^e) (pour les auteurs de province).

NOTRE COUVERTURE

MARTHE FERRARE

La nouvelle et prestigieuse étoile de l'opérette française a déjà, malgré son tout jeune âge, toute une histoire artistique dont se contenteraient beaucoup d'artistes connues depuis longtemps.

En effet, Marthe Ferrare entre au Conservatoire très brillamment, à 17 ans, en sort au bout de deux ans avec deux premiers prix retentissants, qui lui valent de suite son engagement à l'Opéra-Comique, où elle reste deux années à chanter le répertoire, surtout Chérubin, des *Noces de Figaro*.

Elle passe ensuite, avec l'autorisation de MM. Carré et Isola, à la Gaité-Lyrique, pour créer Nelly et les deux reprises sensationnelles de *Boccace*, avec Chenal, et des *Bri-gands*, avec Jean Périer. Elle obtient, à côté de ces deux grands artistes consacrés, un véritable triomphe.

Elle voit sa réputation consacrée dans *L'Amour Masqué*, de S. Guitry et Messager où, grâce à ses dons de comédienne, de chanteuse experte, à ses qualités et à son charme intense, elle reçoit les compliments les plus flatteurs du célèbre compositeur dont elle devient une des interprètes préférées, qui lui réserve une création importante pour l'hiver prochain.

Outre sa beauté éblouissante qui n'exclut pas la fantaisie scénique, Marthe Ferrare apporte à l'interprétation de l'opérette, la connaissance profonde de l'art du chant dont elle a travaillé les classiques sous la direction des professeurs Engel et Martinelli. Elle est l'élève de Georges Wague pour la scène.

On peut saluer en Marthe Ferrare une étoile de l'envergure de sa célèbre devancière : Germaine Gallois.

Marthe Ferrare se montre également remarquable au cinéma, où elle fut la protagoniste de *La Villa Bleue*, *L'Aventure du D'Work*. Elle triompha aussi dans *Les Hommes nouveaux*. Elle termine en ce moment un film sensationnel de Canudo : *L'Autre Aile*, sous la direction d'Andréani pour la Dal Film.

LE BIOGRAPHE.

Paris qui chante à Lille

Fidèle à sa devise : « Les meilleures attractions, les plus grandes vedettes », l'Alhambra nous a présenté ces jours derniers deux grands artistes.

Ce fut d'abord Max Rogé, du Petit Casino.

Cet excellent diseur fantaisiste a interprété à ravir de très fines chansons, parmi lesquelles *C'est jeune et ça ne sait pas*, *Le Vrai Credo du Paysan*, très fine satire dédiée à M. Chéron, père de la Vie Chère; quelques jolies scènes du Paris nocturne, *La Ronde de Nuit*, lui valurent de chaleureux applaudissements.

La semaine suivante, la grosse vedette parisienne Perchicot, lui succéda. Le séduisant et amusant Perchicot nous donna *La Scottish Espagnole*, et *Dans la Rue*, avec sa mimique si savante. Il se révéla excellent diseur et comédien parfait dans son monologue *Allez Kiki*. La salle lui fit une ovation. Renaud de VALLAURIS.

LE COIN DE MONTMARTRE

LA LÉGENDE DU MUGUET

Fantaisie de JEAN BASTIA

Dans le val qui s'endort, une cloche lointaine
Palpite avec des sonorités de fontaine
Qui s'égoutte.

Le pauvre écoute la chanson
Du couvent en prière et marche vers le son.
Il est très las; vingt fois par quart d'heure il s'arrête.
Ses pieds se sont ensanglantés aux mille arêtes
Et biseaux de granit dont est fait le chemin.
Il n'a trouvé personne à qui tendre la main;
Pas une seule porte ouverte; sans les baies,
Manne rouge que Dieu jette le long des haies,
Il serait mort de faim. Mais il a, dans le vent
Entendu l'appel clair que lance le couvent
Et son pas en reprend de l'aise. En moins d'une heure,
Il parvient au portail de l'austère demeure;
Il heurte plusieurs fois; un judas s'ouvre enfin.

— Que voulez-vous ?

Le pauvre alors répond : « J'ai faim ».
La voix reprend : « Ici nous sommes vingt nonnettes
« Qui vivons loin du monde, au fond de nos cornettes
« Nous ne pouvons ouvrir la porte du couvent
« Au passant malheureux. La règle le défend.
« Mais voici le repas de nos sœurs. Prends et mange !

« Nous nous en passerons et dînerons aux anges.
« Ne dis pas non ! C'est nous qui te devons merci.
« Quand ton souper sera fini, tout près d'ici,
« Tu trouveras l'étable avec sa paille fraîche
« Où dormir bien au chaud, tel Jésus dans sa crèche. »

Et le pauvre mangea les fruits pleins de douceur
Que par l'étroit judas lui fit passer la sœur.

Cependant, le clocher que vingt cloches honorent
Egrenait dans la nuit ses carillons sonores.
Et, dans le sanctuaire où ses vingt sœurs priaient
A tant de charité les anges souriaient.

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher

Le pauvre, ayant calmé sa faim
Par deux poires et quatre prunes,
Vit un ruisseau d'argent fin
Qui coulait dans le clair de lune.

Il y courut; il se lava
Ses pieds meurtris, noirs de poussière.
Et, de l'eau quand il se leva,
Il respalissait de lumière.

Il portait, au lieu de haillons,
Une robe toute d'or faite;
Ses cheveux semblaient des rayons
Sortant enflammés de sa tête.

La lune au ciel qui resplendit
Auprès de lui paraît éteinte
Il étend la main droite et dit
Cependant que les cloches tintent...

« Chaque fois que résonneront
« Dans le clocher vos vingt nonnettes,
« Les méchants jamais n'entreront
« Au moutier des blanches cornettes.

« Cloches, gardez le saint couvent
« Où vivent vingt âmes si franches.
« Jamais n'entrera le méchant
« Au moutier des cornettes blanches ! »

Et, comme une étoile qui fuit,
Il partit sans laisser de trace.
Et la lune, alors dans la nuit,
Reprit sa valeur et sa place.

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher.



Jean BASTIA

Plusieurs fois, des brigands vinrent qui ruinèrent
Et ravagèrent le pays;
Des meurtres, des viols inouis
Étaient leurs méfaits ordinaires.
Le couvent devenait l'objet
Des convoitises de ces hordes
Qui, dans les règles, l'assiégeaient.
Mais, dès que, tirant sur les cordes,
Une religieuse, au haut du saint clocher,
Faisait tinter une clochette à la voix douce,
On voyait les brigands qui fuyaient, pris de frousse,
Comme s'ils eussent eu cent diables à leurs trousses
Disposés à les embrocher.

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher.

Loin du monde au luxe brillant,
Loin des conquérants guerroyant,
Tout le jour et la nuit priant,
Simples, candides, exemplaires,
Les vingt nonnes au cœur fervent
Demeurèrent dans le couvent,
Pour l'amour de Dieu seul vivant,
Autant qu'à Dieu cela put plaire.
Quand une nonne trépassait,
Les autres nonnes la berçaient
D'un cantique aux pieux versets
Pour que la mort lui soit plus douce...
Puis l'enterraient autour du seuil
De l'église, au frais des tillens,
Sa robe blanche pour lineul,
Sous un joli tertre de mousse.

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher.

Quand la dernière sœur fut morte, sans personne
Qui l'enterre, et qu'enfin, dans le clocher muet,
Les cloches n'eurent plus une main qui les sonne,
Un orage éclata, par un soir de juillet,
La contrée à l'entour fut toute ravagée,
Les pins furent tordus, les blés furent hachés.
Et la foudre, piquant sur la flèche ouvragée,
Dans un zigzag de flamme abattit le clocher.
Les vingt cloches au sol brutalement jetées
Disparurent bientôt sous les fleurs du mois d'août;
Le couvent fut souillé par la main des athées;
Puis l'hiver dans sa neige enveloppa le tout.

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher.

Mais, au printemps suivant, de l'herbe,
Fleurs émergeant,
On vit vingt clochettes superbes
Tout blanc d'argent...
Leur forme est bien celle des cloches
Du vieux clocher;
Et l'étoffe des fleurs approche,
Quant au toucher,
Celles des robes des nonnettes
Pour la douceur,
Et blanches comme les cornettes
Des saintes sœurs.
Ce bonheur que les cloches sèment
Rien qu'en tintant,
Les muguet l'ont reçu de même
Omnipotent...
Chaque brin de muguet qui sonne
Sans bruit, sans bruit
Verse du bonheur aux personnes
Autour de lui,

Vingt nonnettes
Sans un péché...
Vingt clochettes
Dans un clocher.

JEAN BASTIA.



MAXIMA

ACHÈTE AU

MAXIMUM

TAPISSERIES **ANTIQUITÉS** TABLEAUX
BIJOUX, OBJETS D'ART et D'AMEUBLEMENT
 AUTOS DE MARQUES

MAXIMA VEND au MEILLEUR PRIX

GALERIES d'EXPOSITION · 3, Rue Taitbout. Tél Gutenberg 14-50.

FLOREÏNE

CRÈME DE BEAUTÉ

SES PARFUMS:
SÉRIE LUXE

KALYS
MANDRAGORE

SÉRIE FLEURS
ROSE LILAS
MUGUET
OËILLET
VIOLETTE

A. GIRARD

48, Rue d'Alésia, 48

PARIS.



ALBUM

"Paris qui Chante"

1922

150 CHANSONS avec accompagnement de piano

DANSES

et MONOLOGUES

pour 25 francs
franco domicile

LES SUCCÈS de :

Mmes DAMIA, VALROGER, ESTHER LEKAIN, LYNA TYBER,
YVONNE YMA, etc..
MM. POLIN, MAYOL, FORTUGÉ, CHEVALIER, DRANEM
DALBRET, etc..

◆ ◆ ◆

AVIS IMPORTANT

Voir à la page de nos ÉCHOS

LA SUPERBE PRIME

offerte GRATUITEMENT à nos abonnés

Imp LANG, BLAN-RONG & Co, 7, rue Rochechouart, Paris.

LES ÉDITIONS

LUCIEN BRULÉ

... sont en vogue !

Négrita LA POPULAIRE Jazzy-Cul
JAVA DE JAVEL, de Dardany

La célèbre VALSE de l'ÉPERVIER

MARROUKA

ET

LA BARCAROLLE
 DE L'HOMME QUI ASSASSINA

VERTIGE :- RAQUEL :- EL RÉMATADOR, etc.

◆ ◆ ◆

En Vente chez tous les Marchands de Musique

PIANO LUXE : 3 fr. 50

et

ORCHESTRE : 3 fr.

: : : aux Editions Lucien BRULÉ : : :

17, FAUB. MONTMARTRE.

Le Gérant : René LETEURTRE.